

Aux débuts des *Cahiers du monde russe et soviétique* : Basile Kerblay

Il avait été l'un des neuf fondateurs de la revue, au printemps 1959, mais dès 1961 on ne vit plus au Comité de rédaction ni les juristes Jacques Bellon et René David, ni les slavistes Jean Train et Claude Frioux (alors à Rennes), ni Stuart Schramm qui l'avait quitté. Avec Alexandre Bennigsen, Henri Chambre et René Portal, Basile Kerblay fut bien une des chevilles ouvrières de la revue, en même temps que François de Liencourt, le spécialiste de Byzance. Très bientôt, les rejoignirent Hélène Carrère d'Encausse, Georges Haupt puis Alain Besançon (en 1965).

C'était l'époque où, réunis à Moscou, 81 partis communistes avaient condamné le culte de la personnalité, où de Gaulle avait rencontré Hruščev et où celui-ci faisait l'éloge des guerres de libération, celle de l'Algérie entre autres. C'était l'époque aussi où commença à se construire le Mur de Berlin.

Il fallait le rappeler ici, car c'est entourées d'un autre mur que se tenaient les réunions du Comité de rédaction, celui – opaque – qui les isolait de l'actualité. Dans le climat idéologique de ces années-là, toute irruption de cette actualité dans les propos d'un de ses membres l'eût frappé d'anathème et l'aurait exclu de cette éminente assemblée. Cela ne pouvait émaner, bien sûr, du spécialiste de Byzance (à moins d'aborder le problème de l'origine de l'État russe), ni même de ceux qui analysaient l'alliance franco-russe (à moins d'aborder la question polonaise), ni des riches pourvoyeurs en documents et en études sur l'islam de Russie, ces membres-là assurant à la revue sa spécificité d'avenir.

Or, pour remplir sa mission, et qu'en URSS on s'abonne à la revue, « il fallait éviter les problèmes qui fâchent », bref demeurer parallèle à la vie, c'est-à-dire ne pas la rencontrer. Or, précisément, Basile Kerblay s'intéressait à la vie, celle des Soviétiques en particulier. Déjà, dans les *Annales (ESC)*, il en avait étudié les modes et pratiques alimentaires ; puis, dans *France Observateur*, il avait analysé, sous le pseudonyme de B. Apremont, la crise des kolkhozes – ce qui avait mis fin à sa collaboration avec cet hebdomadaire.

Mais comment faire entrer la vie dans une revue érudite, académique et savante, dans un climat aussi délétère. Toujours souriant et très calme, Basile Kerblay s'y essaya. Il avait alors l'allure un peu lunaire de *Mon oncle*, qu'on venait de voir sur les écrans. Et, comme *Mon oncle*, il parlait peu. De fait, les silences que ses courtes interventions suscitaient étaient des silences d'un type particulier qui différaient

des autres silences dont la combinaison constituait une des caractéristiques des réunions du Comité.

Des silences d'un premier type saluaient l'apport de ces riches contributions sur l'islam ou les Tatars : par leur masse et leur intérêt, ne risquaient-elles pas d'ensevelir la revue tout entière ?

Des silences plus lourds accueillaienent cette interrogation récurrente sur une éventuelle participation des savants soviétiques. Tant qu'ils proposaient des articles sur les recherches océanographiques dans l'océan Arctique, passe. Mais cette idée que la revue devait contribuer « au rapprochement des deux pays », voilà qui rendait circonspects les membres du Comité.

Basile Kerblay était à l'origine d'un silence d'un troisième type : il s'agissait de faire entrer la vie de la société soviétique dans la revue : « Quelle société ? Quelle vie ? »

Il tenait à cette rubrique qui finit par se voir reconnaître le statut subalterne de chronique, en petits caractères, mentionnée en bas du sommaire, et sans appareil critique. La rubrique eut du mal à s'installer, car il n'était pas aisé de lui donner quelque substance, et il n'y avait pas encore de sociologie en URSS. Mais les débats sur les projets de réforme de Liberman témoignaient de l'existence d'un début de dégel en Union soviétique.

Or, voilà qu'en 1964, découvrant les travaux de Čajanov, Basile Kerblay publiait une « modeste contribution » qui devait jouer le rôle d'une bombe dans la discussion hors d'URSS, et plus tard en URSS même, sur la question agraire.

Un article cette fois, pas une chronique, et qui devait révéler la maîtrise de Basile Kerblay, prince des études sur la société soviétique.

Marc FERRO

Secrétaire de rédaction des Cahiers de 1962 à 1965